

José Martí

FORGEUR DE PEUPLES





José Martí

FORGEUR DE PEUPLES

Ramón de Armas



La Habana, 2018

Edición: SILVIA AGUILA FONSECA Y MAIA BARREDA SÁNCHEZ
Corrección: REGINA ARANGO ECHEVARRÍA
Diseño de cubierta: RAYMUNDO GUERRERO MARRERO
Diseño interior: ILEANA FERNÁNDEZ ALFONSO
Composición: ALINA FUENTE HERNÁNDEZ

Primera edición, 218

Sobre la presente edición:

© Centro de Estudios Martianos, 2018

ISBN: 978-959-271-286-7

CENTRO DE ESTUDIOS MARTIANOS

Calzada 807, esquina a 4,

El Vedado, CP 10400,

La Habana, Cuba

Telf.: (53) 7 836 4966 al 69


Fax: (53) 7 833 3721

E-mail: cem@josemarti.co.cu



editorial@josemarti.co.cu

www.josemarti.cu

Fils de Valencien et de Canarienne, le Cubain José Martí (1853-1895) est considéré l'un des plus importants penseurs du continent américain. Ses idées sociales révolutionnaires, la profondeur de ses conceptions anti-colonialistes et sa lutte permanente en faveur non seulement de l'indépendance politique la plus absolue, mais, en plus, de la non-dépendance économique et culturelle d'Ibéro-Amérique dans son ensemble, donnent à sa pensée une actualité surprenante même pour l'analyse et la recherche de solutions à de nombreux problèmes que l'humanité affronte encore aujourd'hui, à la veille du XXIème siècle.



Sa très riche et large œuvre littéraire l'a d'ailleurs rendu l'une des plus importantes figures des lettres castillanes de la deuxième moitié du siècle dernier, et lui a valu d'être considéré «l'événement culturel le plus important de l'Amérique latine au XIXème siècle».






Les idées de José Martí reprennent et suivent celles de Simón Bolívar et de indépendance. Son action politique est marquée par un sens éthique et de justice sociale toujours présent qui est indissolublement uni à la défense et à la revendication des classes les plus démunies et les plus humbles des pays du Sud du continent américain et sert de base solide à une défense insoumise et soutenue de l'identité nationale et culturelle de leurs peuples.

Depuis son adolescence, José Martí a entamé, auprès de la colonie cubaine, un large travail indépendantiste qui l'a vite conduit, dès l'âge de 17 ans, à la prison politique, aux travaux forcés et à un exil de plus de deux décennies

qui s'est prolongé jusqu'à la fin de sa brève et intense vie.


Déporté initialement en Espagne (où il est resté depuis 1871 jusqu'en 1874), Martí y a fait des études à la Faculté de Droit de l'Université Centrale de Madrid, à l'Institut de Zaragoza et à l'Université de cette ville, où il a obtenu le titre de Bachelier et les Licences en Droit Civil et Canonique et en Philosophie et Lettres.

Son expérience l'a aidé à connaître directement la réalité du continent américain. Au Mexique (où il a habité de 1875 à 1876), il s'est distingué en tant que journaliste et analyste profond de la société mexicaine et des spécificités de l'ancienne Amérique espagnole. De 1877 à 1878, il s'est établi au Guatemala, où il a exercé comme professeur universitaire et de l'enseignement secondaire. Ultérieurement — et pour une seule fois depuis sa déportation — il a pu rentrer à La Havane pour quelques mois, jusqu'en 1879, année à laquelle il a été de nouveau déporté en Espagne suite à son activité conspiratrice liée à




l'organisation d'une nouvelle étape de la guerre de Cuba pour sa libération nationale. En 1880, il a vécu quelques mois à New York, pour s'installer ensuite à Caracas lors du premier semestre 1881. A partir de cette année, il s'est établi définitivement aux États-Unis, où il a continué de travailler pour la réorganisation des forces indépendantistes cubaines. Pour son intense travail politique, éducatif et de conscientisation parmi les plus larges secteurs des émigrés cubains et portoricains —notamment parmi les Cubains noirs de l'émigration révolutionnaire résidant à New York— ses contemporains lui ont donné en vie les honorables qualificatifs d'Apôtre et de Maître, sous lesquels il a été ultérieurement qualifié par son peuple et il est connu, même de nos jours, à Cuba, aux Antilles et en Amérique latine.

Quelques semaines après avoir recommencé, en février 1895, la guerre révolutionnaire pour obtenir l'indépendance de Cuba et aider le Porto




Rico dans la sienne, José Martí est arrivé à la région orientale de Cuba avec une petite expédition provenant d'une autre île antillaise solidaire: la voisine République dominicaine.

Quelques semaines plus tard, le 19 mai, il tombait au combat de Dos Ríos mettant ainsi fin à une vie où sa claire prise de position aux côtés des humbles et des démunis de sa patrie caraïbe —et des autres pays de l'Amérique hispanique— avait joué un rôle essentiel.



Au moment de sa mort, à l'âge de 42 ans, José Martí avait pénétré —avec une prévision étonnante et comme un vrai précurseur—, la compréhension des réalités économiques et sociales du continent américain et les dangers qui planaient alors sur sa partie Sud. Et il avait alerté ses contemporains sur:




1. La nécessité, pour les peuples latino-américains et caraïbes, d'atteindre leur développement par des voies autochtones issues de leurs propres réalités sociales,

politiques et économiques, sans imiter ni copier des formules étrangères et sans passer par des chemins qui —comme le chemin historiquement parcouru par la société des États-Unis— avaient mené José Martí affirmer, même lors de sa première déportation en Espagne et à une date si avancée que décembre de 1870: «Les lois américaines ont donné au Nord un haut niveau de prospérité, et l'ont également élevé au plus haut niveau de corruption. L'ont matérialisé pour le rendre prospère. Que la prospérité à ce haut prix soit maudite!»


2. L'urgence de développer une résistance ferme à la pénétration économique de l'Amérique hispanique par les États-Unis. En effet, il avait alors dénoncé les divers mécanismes de pénétration et de domination économique —tels que les différentes conventions et les traités

de réciprocité souscrits alors— utilisés par les expansionnistes des États-Unis, que Martí a décelé à fur et à mesure qu'ils étaient créés. Il avait signalé que, dans l'Amérique hispanique, malgré la supposée indépendance politique et l'instauration de la république, «la colonie a continué de vivre dans la république», et pour pouvoir arrêter cette pénétration, les républiques latino-américaines devaient éliminer les structures de production héritées des années de dépendance coloniale: celles-ci non pas seulement étaient à l'origine des plus graves problèmes sociaux de ces pays, mais elles entraînaient également une dépendance constante. D'où qu'il devienne «urgent de dire, parce que c'est la vérité, que le moment est venu pour l'Amérique espagnole de déclarer sa deuxième indépendance».

3. La nécessité d'une union stratégique des peuples hispano-américains et caraïbes:






«il faut rapprocher ce qui doit finir par être ensemble». Cette exigence est devenue un appel urgent et dramatique à l'unité et à l'action conjointe quand, en 1889, la forte offensive expansionniste du naissant impérialisme américain —que José Martí est arrivé à appeler par son nom et dont les traits principaux ont été précisés et caractérisés très tôt par lui dans le contexte international de l'époque— acquiert un caractère ouvert, vraiment sans déguisement.



Par conséquent, José Martí a conçu (et proposé tout au long de sa large et encore peu connue œuvre écrite) une stratégie continentale pour la plus authentique, démocratique et autochtone transformation révolutionnaire de l'Amérique hispanique et des relations entre les deux sections opposées —le Nord et le Sud— du continent.

Le premier pas ou le premier moment de la réalisation de cette stratégie serait la création à




Cuba et à Porto Rico —les dernières colonies espagnoles en Amérique— de deux républiques tout à fait indépendantes, conçues pour la paix et pour le travail. Elles seraient organisées, aussi bien qu'une que l'autre —d'après les conceptions de José Martí—, à partir de la recherche et de la découverte de solutions propres aux problèmes nés de leurs réalités nationales spécifiques et adaptées aux caractéristiques particulières de leur société. Les deux républiques auraient pu se permettre d'atteindre également —en plus de servir de proposition (et non pas de modèle) à l'ensemble des pays hispano-américains— l'objectif stratégique continental régissant la vie et l'action politique de José Martí:

Empêcher avant qu'il en soit trop tard, au moyen de l'indépendance de Cuba, que les États-Unis ne se répandent par les Antilles avant de s'abattre, avec cette force supplémentaire, sur nos patries d'Amérique. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent —comme tout

ce que je ferai— tend vers cela. Cela a dû se faire en silence et en quelque sorte de façon indirecte [...]



C'est en fonction de cet objectif que Martí avait réussi à organiser et à fonder, en 1892 —parmi l'émigration révolutionnaire antillaise établie aux États-Unis, au République dominicaine, à la Jamaïque, au Costa Rica, au Mexique et dans d'autres pays d'Amérique et d'Europe, et après plus d'une décennie de travail— le Parti révolutionnaire cubain: le premier parti politique créé à des fins non électorales, pour organiser et diriger une guerre d'indépendance, faire une révolution populaire et essayer d'atteindre, comme objectif stratégique majeur, la non-dépendance économique, politique et culturelle des peuples de l'Amérique hispanique.

Toute l'action de transformation sociale et de libération nationale et continentale de José Martí a eu une base éthique soutenue (en plus d'économique et sociale) lui permettant de




convoquer la guerre pour l'indépendance de Cuba et de Porto Rico et de défendre la transformation intégrale de la grave situation continentale de l'époque, et d'appeler à le faire sans haine et avec un grand respect pour les peuples des puissances dont la présence sur les terres latino-américaines et caraïbes Martí voulait empêcher ou, au moins, entraver.

Quant au cas concret des peuples d'Espagne —et c'est ainsi que figure dans les documents du programme de la révolution indépendantiste— il était précisé que




il n'y a pas de haine dans les cœurs Antillais; et le Cubain salue, dans la mort, l'Espagnol que le service forcé a arraché cruellement à son foyer et à sa terre pour venir assassiner, dans des poitrines d'hommes, la liberté que lui-même désire. Plutôt que de le saluer dans la mort, la révolution souhaiterait l'accueillir en vie; et la République sera un foyer serein pour tous les Espagnols travailleurs et







honorables qui voudront y jouir de la liberté et des biens qu'il ne saurait trouver pendant longtemps encore dans les lenteurs, l'incurie et les vices politiques de leur propre pays. Voilà ce qu'est le cœur de Cuba, et voilà ce que sera la guerre.

Pour Martí —et quand il le dit il exprime les sentiments des Cubains et des Portoricains, pour l'indépendance desquels ils luttait—



ce n'est pas la naissance sur la terre d'Espagne ce que l'Antillais opprimé déteste chez l'Espagnol, mais l'occupation agressive et insolente du pays où il afflige et atrophie la vie de ses propres enfants. C'est contre le mauvais père que se fait la guerre et non contre le bon père; [...] contre le passant arrogant et ingrat —contre le travailleur libéral et reconnaissant. La guerre n'est pas contre l'espagnol, mais contre la convoitise et l'incapacité d'Espagne.






Les idées de José Martí ont été exprimées dans une large œuvre écrite qui, jusqu'à présent, comprend 27 volumes. Des essais politiques tels que le transcendantal article-programme intitulé «Notre Amérique»; des chroniques journalistiques pour d'importantes publications de Buenos Aires, Montevideo, Mexique, Caracas, New York ou Madrid; des articles d'analyse sur des thèmes très divers de la réalité politique, sociale, économique et culturelle des pays latino-américains et des États-Unis (tels que ses fameuses *Scènes américaines*); des essais et des notices biographiques de penseurs, de figures politiques, de créateurs et de héros des deux sections du continent américain, d'Europe et des plus lointaines latitudes —telles que l'Inde et l'ancien Viet Nam—; des articles de critique littéraire, artistique et scientifique, et les rares discours dont les textes sont arrivés à nos jours, constituent un très riche et fructueux travail créateur qui est inséparable de son travail révolutionnaire et de sa pensée politique et sociale.

De son importante œuvre littéraire —qui fait de lui une figure majeure de la langue castillane de la deuxième moitié du XIXème siècle—, il faut notamment signaler les livres de poèmes *Ismaelillo* et *Versos Sencillos*, ainsi qu'une publication mensuelle entièrement rédigée par lui et adressée aux enfants latino-américains: *L'Âge d'Or*.


Toujours en quête de son objectif de chercher dans la propre réalité nationale de chaque pays les solutions aux problèmes sociaux, politiques et économiques que cette réalité entraîne, avec ce magazine, José Martí voulait (d'après des déclarations qu'il a faites en 1889) mettre en branle ce

à quoi je veux aider, que c'est à remplir nos terres d'hommes originaux, élevés pour être heureux dans la terre où ils vivent, et vivre conformément à elle, sans divorcer d'elle ni vivre stérilement sur elle, comme des citoyens rhétoriques, ou des étrangers dédaigneux nés par châtement dans cette




autre partie du monde. Les engrais peuvent être apportés d'ailleurs: mais les cultures doivent être cultivées en fonction du sol. Nous devons élever nos enfants pour en faire des hommes de leur temps, et des hommes d'Amérique.

Martí avait compris la spécificité de la réalité américaine, et savait que «notre Amérique ne vient ni de Rousseau ni de Washington, mais d'elle-même»: d'où qu'il ait pu dénoncer l'incapacité et l'impuissance de




ceux qui veulent régir des peuples originaux, à la composition singulière et violente, au moyen de lois héritées de quatre siècles de pratique libre aux États-Unis, de dix-neuf siècles de monarchie en France. Ce n'est pas avec un décret de Hamilton que le paysan vénézuélien stoppe le coup de poitrail du poulain. Ce n'est pas avec une phrase de Sieyès que l'on redonnera vie au figé de la race indienne.



Pour Martí,


le bon gouvernant d'Amérique n'est pas celui qui sait comment se gouvernent les Allemands ou les Français, mais celui qui sait de quels éléments est fait son pays et comment il peut les orienter tous à la fois pour parvenir, grâce à des méthodes et des institutions nées du pays lui-même, à cet état souhaité de tous où chaque homme se connaît et agit en conséquence, et où tous jouissent de l'abondance que la Nature a disposé pour tous dans le peuple qu'ils enrichissent de leur travail et qu'ils défendent de leurs vies. Le gouvernement doit naître du pays. L'esprit du gouvernement doit être celui du pays. Le gouvernement n'est que l'équilibre des éléments naturels du pays.

Et sans ignorer, ni dédaigner, ni mépriser l'expérience historique accumulée par l'Humanité, le révolutionnaire cubain proposait:




Que l'on greffe sur nos républiques le monde entier; mais que le tronc reste celui de nos républiques. Et que le puissant vaincu se taise, car il n'y a pas de patrie où l'homme puisse éprouver plus de fierté que dans nos douloureuses républiques américaines.

C'est le même appel de l'autochtone qu'avait marqué ses années de journalisme au Mexique quand, venu d'arriver de sa première déportation en Espagne, il exigeait:



Pour une histoire propre, des solutions propres. Pour notre vie, nos lois. Il ne faut pas lier servilement l'économiste mexicain à la règle, douteuse encore dans le pays qui l'a inspirée. Ici, une vie est en train d'être créée: créez ici une Économie. Des conflits produits par notre situation très particulière se lèvent ici: que les lois soient discutées ici, originales et concrètes, qu'elles étudient et soient appliquées et faites pour nos besoins exclusifs et spéciaux.




Ce sont les idées qu'ont été à la base de la stratégie révolutionnaire conçue par José Martí pour l'ensemble du continent américain et pour la guerre de libération nationale qu'il organise et prépare pour sa petite patrie cubaine et pour son d'autre soeur antillaise —Porto Rico.


Il le fait tout en sachant que, dans cette guerre, «nous mourons pour la vraie liberté, non pas pour la liberté qui sert de prétexte au maintien de quelques hommes dans la jouissance excessive et d'autres dans la douleur superflue».

Et il le fait en plus tout en sachant que

les républiques ne se font pas dans une journée; ni Cuba remportera, par les simples batailles de l'indépendance, la victoire à laquelle, dans ses rénovations continues et dans sa lutte perpétuelle entre le désintéressement et la convoitise et entre la liberté et la colère, l'espèce humaine n'est pas encore arrivée sur la face du monde entier.



Tel a été le support et le fondement sur lequel se fixe et s'enracine la décision des Cubains d'alors de se lancer à la lutte pour l'indépendance et la libération nationales de leur patrie dans le but «d'utiliser la liberté en faveur des humbles, qui sont ceux qui ont su la défendre». Ainsi, Cuba assumait également —et pour toujours— l'une des plus intimes et chères décisions de cet Antillais majeur qui a été un vrai forger de son peuple.



*Avec les pauvres de la terre
je veux ma chance tenter:
le ruisseau de la montagne
me réjouit plus que la mer.*

